

LA MORT
DE LA PETITE FILLE
AUX ALLUMETTES

Zoran Ferić

LA MORT
DE LA PETITE FILLE
AUX ALLUMETTES

*Traduit du croate
par Chloé Billon*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

*Ouvrage publié avec le soutien du ministère de la Culture
et des Médias de la République de Croatie*

Republic
of Croatia
Ministry
of Culture
and Media
Republika
Hrvatska
Ministarstvo
kulture
i medija



Titre original
Smrt djevojčice sa žigicama (2002)

© 2012, Zoran Ferić. Tous droits réservés.
© 2025, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française.

ISBN: 978-2-88983-072-5

UN ANGE HORS JEU

1. Les footballeurs

J'étais arrivé sur l'île à un moment imprévu, pour pleurer une mort inattendue et assister à l'enterrement d'un enfant. J'avais même acheté une couronne (vaine tentative d'encadrer du vide avec des fleurs) et, cette couronne sur l'épaule, comme une croix, j'avais grimpé le sentier empierré menant au cimetière, au sommet de la colline. La défunte était la fille de mon ami. Son cercueil était petit et blanc, pas plus gros que l'emballage d'un chauffe-eau de cuisine, et sur le petit cercueil blanc reposait une couronne de roses blanches avec un ruban blanc portant en lettres d'or les mots : POUR MIRNA, DE MAMAN ET PAPA. Du cercueil blanc sortait de la dentelle blanche dans laquelle, comme pour un baptême, avait été enveloppée la fillette de six ans. Dieu aime l'ironie, et le blanc n'était pas un hasard. Son père était supporter du Hajduk Split¹.

Dans notre pays, toutes les chapelles mortuaires se ressemblent. Le cercueil est soutenu par quatre grâces en chêne verni, nues jusqu'à la ceinture pour mettre en valeur leur poitrine d'amazone, et le défunt repose sur leurs mains comme s'il venait de marquer un but, et qu'elles le portaient à présent au centre du terrain où, en guise d'Agnus Dei, on entendrait retentir : « Allez les Blancs ! »

1. Les supporters du Hajduk Split sont surnommés les « Blancs » (en dalmate *Bili*). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Le visage du père était déformé par une grimace terrifiante, comme lorsque, en la lointaine année 1974, pendant la Ligue des champions, le Hajduk avait pris un but décisif dans la lucarne gauche. Le noyau dur de l'équipe était alors composé des dieux du stade de Split: Jerković, Šurjak, Mužinić et Žungul. Les quatre hommes, comme s'ils avaient répété, étaient tombés à genoux à l'unisson, se cachant le visage dans les mains. Et ils étaient restés ainsi longtemps.

Quelqu'un dans le public avait crié:

– Plutôt perdre un gosse que voir les Blancs perdre!

La petite était à présent un ange parmi les anges, et la couleur de ses yeux rappelait encore la vie, le bleu pâle dont on ourle les bonnets de bébé. Le symbole du ciel pour les enfants.

– Si elles meurent avant leurs premières règles, disait notre institutrice, les petites filles partent tout droit au ciel. Les pauvrettes sautent le purgatoire.

C'était ce que lui aurait dit un moine dans son village.

Le cercueil, entre-temps, avait déjà été poussé devant la chapelle mortuaire, où était installé un micro. À cet instant, quelque chose d'étrange, selon moi, se produisit. Un monsieur grisonnant que j'avais eu l'honneur de voir sur le pont du ferry, alors que nous voguions vers l'île, apporta un paillason et le posa discrètement sur la carriole à côté du cercueil.

– C'est le *Leichenbegleiter*, me chuchota à l'oreille un homme à côté de moi.

– Pardon?

– Le *Leichenbegleiter*, répéta-t-il, l'accompagnateur de cadavres. Si vous n'avez pas encore entendu parler de lui, ça ne va certainement pas tarder.

Je hochai la tête comme si je comprenais, et levai les yeux vers l'estrade où se trouvait le cercueil. De quelque part sur le côté, un volumineux franciscain arriva en se dandinant, se tourna vers le cercueil, se signa, se pencha sur le micro, et commença l'oraison funèbre.

Mais pas le moindre son!

Le silence!

Le franciscain avait beau ouvrir la bouche telle une baudroie dans un casier de pêcheur, on n'entendait rien. En panique, un jeune novice arriva au pas de course et se mit à bidouiller le micro. À toquer sur sa membrane en disant « Un, un, un », comme si le chiffre deux n'existait pas. Ou trois. Quant au franciscain, les mains jointes, il implorait la grâce de la technique.

L'engin diabolique finit par prendre pitié du frère et par transmettre son allocution, et sa voix se mit à tonner au-dessus de nos têtes, des vignobles et des parcs.

– Mes frères, mes sœurs, gronda sa voix prophétique, c'est en de tels instants que nous nous demandons : si Dieu existe, pourquoi permet-Il la mort des petits enfants ?

Une phrase bien étrange pour un homme d'Église. Comment s'en justifierait-il dans le plus haut des lieux quand il y arriverait ?

Mais le rusé religieux se rattrapa déjà dans la phrase suivante, effaçant sa dette envers ses célestes employeurs :

– Mais la mort aussi, mes chers frères et sœurs... vient de Dieu. Notre sœur, notre petite fille, notre ange – il sortit alors furtivement de sa mante un petit papier, une antisèche, y jeta un discret coup d'œil de franciscain et poursuivit –, notre MIRNA repose à présent parmi les anges, comme l'un d'entre eux. Quand elle était encore en vie, elle jouait par les rues et les places de notre ville, sa petite voix joyeuse résonnait dans les pièces de sa maison...

Tandis que le saint personnage déclamait son court texte sur la courte vie de la fillette, son baptême, les jeux à l'école maternelle et autres stupidités enfantines diverses et variées, le public pleurait en chœur. Et il n'y eut personne qui ne versât une larme pour le repos de l'âme de notre sœur Mirna qui était, dans sa sixième année, morte d'une leucémie. Que la terre lui soit légère.

2. *Les larmes de Tomo*
(ou, nous sommes tous composés d'eau)

Après le cathartique « amen » du frère à la fin du sermon, une certaine agitation se fit sentir dans l'assistance, un certain relâchement, comme lors des meetings politiques, quand on attend l'orateur suivant. Dans le public circulait également, chuchoté, un nom : Tomo, Tomo, Tomooooo... Et pas de trace de Tomo.

– Il est parti pisser, expliqua un intime de Tomo, il va revenir. Le voilà !

En effet, Tomo fend la foule, essuyant la sueur de son front avec un mouchoir. Tomo le séducteur, il fut un temps le plus beau de tous, le tombeur de ces dames, on disait de lui qu'il avait « baisé la moitié de l'Europe », qu'il irait loin, et il est devenu pêcheur. Il a repris le métier du Christ et nourrit la commune de sardines. Il a épousé sa cousine, ils ont une fille trisomique. C'était l'orateur suivant.

Il s'installa derrière le micro, apparition brisée. Sur le visage, des Ray-Ban sombres pour cacher ses larmes, une cravate noire sur une chemise en sueur : l'eau noble des yeux, l'eau puante des aisselles. Et au loin la mer.

– La vie humaine est comme un fleuve, commença-t-il d'une voix tremblante de trac, car tout le village l'écoutait.

Les mouches bourdonnent, les cigales strident depuis le parc du cimetière, et lui, Tomo, un vulgaire pêcheur, parle devant toute sa ville de la Renaissance qui a même autrefois, et c'était il y a très longtemps, donné au monde deux grands poètes.

– De la source à l'estuaire, poursuivit-il, le temps passe en un clin d'œil ! Quand nous enterrons un homme, la terre revient à la terre. Quand nous inhumons un marin, nous l'inhumons dans la mer : l'eau revient à l'eau. Et quand nous inhumons un footballeur, nous l'inhumons sous le terrain !

Silence de mort dans le public.

Malaise.

Quelque chose ne tourne pas rond.

Un spectateur bien intentionné lance :

– Tomo ! La poche gauche. La poche gauche !

Et, de fait, Tomo tâte, paniqué, la poche gauche du smoking noir que lui a prêté son beau-frère, qui est serveur, et en sort un autre bout de papier. Il le regarde, affolé, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

L'homme à côté de moi souffle :

– C'était le discours pour le défunt Mrkele, pêcheur et gardien de but de l'équipe locale. On l'enterre demain. Les deux discours, c'est Pipo, l'instituteur, qui les a écrits.

Tomo, dans l'embarras, marmonne des mots d'excuse et se consacre au deuxième papier. Et la ville, mère patrie de deux poètes, se tait. Seules les mouches à merde bourdonnent, se posent sur les visages humains et boivent la sueur.

Puis Tomo se redresse, s'essuie les yeux sous ses lunettes noires, et commence à réciter :

– Jamais ton être ne connaîtra l'obscurité, la mort ne l'effacera pas de nos souvenirs, tu as toujours été et tu seras toujours dans nos cœurs et dans nos âmes.

Après ce dernier mot, « âmes », la chapelle mortuaire lance sa chanson favorite : *Mon goéland*¹. Tomo se tient toujours debout devant sa ville, il enlève ses lunettes et pleure. Ouvertement.

La scène est touchante car nous le savons : c'est sur son propre sort qu'il pleure. On raconte depuis longtemps dans les cafés du coin que lui et sa femme allument des cierges à saint Antoine pour que leur petite, la trisomique, meure le plus vite possible. Ils lui ont mis à l'oreille la boucle du défunt papé, un cadeau d'avant la naissance, mais elle ne peut même pas, la pauvre, manger toute seule. Elle a de l'appétit, elle mangerait un bœuf, mais ensuite elle se souille au lit. Ils doivent lui mettre des couches bien qu'elle ait déjà

1. *Moj galebe* (*Mon goéland*) : ballade du célèbre crooner dalmate Oliver Dragojević.

sept ans. Elle est complètement attardée. Et voilà que c'est la fille de quelqu'un d'autre qui meurt. Injustice!

3. *La plus petite bite d'Europe*

À l'époque de ces lumineuses journées de la fin mai, quand commençait la saison touristique, nous avons fait à des Allemandes la démonstration de la bite de Muki sur un paquet de cigarettes Opatija. L'appareil génital du simplet s'enorgueillissait d'une déformation : ses testicules n'étaient pas descendus de son abdomen, et son membre en lui-même n'était pas plus long que trois, quatre centimètres. Ulrike de Mayence, dont j'étais plus tard tombé amoureux, tandis que d'autres la baisaient, avait eu cette réplique mémorable :

– *Das ist der kleinste Schwanz in Europa!*¹

Après Tomo, c'était au tour de Muki de monter sur scène, l'idiot et taxi boat du village, qui s'efforçait depuis dix ans de passer à Rijeka l'examen qui lui permettrait de conduire le bateau que, dans les faits, il conduisait depuis quinze ans sans diplôme. Et ce fils Mukelaj qui yodlait dans le port de la ville pour attirer les touristes allemandes ressentait lui aussi, manifestement, le profond besoin de faire ses adieux à la petite Mirna. Confronté au micro, son corps grassouillet en short et claquettes en plastique Jugoplastika suscite le rire du public. Son gros visage orné de plusieurs doubles mentons et d'une moustache en demi-cercle rappelle certains portraits de Balzac. Il se lance d'ailleurs de manière balzacienne. Déplie un bout de papier comme un rouleau de parchemin et lit :

– Cette petite malheureuse est telle une plante aux feuilles jaunies, plantée dans une terre hostile. Si elle avait eu la chance de vivre jusqu'à vingt ans, elle aurait fait chavirer les

1. En allemand dans le texte : « C'est la plus petite bite d'Europe ! »

cœurs. Le bonheur est la poésie des femmes, tout comme les robes sont leur ornement...

La mère de Mirna, bouleversée par cette balourde bonté, éclate en sanglots en titubant, et deux vieilles dames, telles deux cariatides, la soutiennent à sa gauche et à sa droite.

– Il a peut-être une petite bite, mais il a des couilles! commente quelqu'un avec respect.

Le discours yodlant de Muki suscita un silence admiratif. Nombreuses furent les mains qui trouvèrent le chemin de son dos suant quand il redescendit dans la foule tel un héros, Cicéron parmi les débiles et message à la populace : la bonté ne requiert pas l'intelligence.

4. *Renata*

La figure tragique de la mère éplorée, avec les petites vieilles comme poutres porteuses, disparut soudain de notre champ de vision. Les gens se mirent à se regarder avec stupéfaction. De toute évidence, ils n'étaient pas habitués aux enterrements d'enfants où la mère disparaissait à l'improviste.

– La malheureuse se sera sentie mal, dit la petite vieille à côté de moi.

– Vous êtes docteur, n'est-ce pas? demanda l'expert en *Leichenbegleiter* en me tirant par la manche. On devrait aller voir ce qu'elle a.

Nous contournâmes la foule des endeuillés pour nous retrouver derrière la petite chapelle mortuaire en pierre. Une étrange scène nous attendait: la mère de Mirna était accroupie, et ses accompagnatrices faisaient écran de leur corps. La robe noire était relevée, les sous-vêtements blancs nettement visibles. L'une des femmes la tenait par le bras, pour une question d'équilibre sans doute, et l'autre lui tendait des mouchoirs en papier.

– On ne sait jamais comment les intestins vont réagir, commenta mon guide comme pour s’excuser.

Même si les petites vieilles s’efforçaient de la dissimuler, je croisai le regard de la femme. Je n’y vis pas de honte. Elle me regardait de ses yeux bleus et humides que je connaissais si bien. C’est ainsi qu’elle m’avait regardé plus de quinze ans auparavant, dans le parc de la villa Marijan, alors que nous étions encore amoureux. Elle venait de finir sa quatrième, et moi ma seconde. J’avais vécu avec Renata un merveilleux amour enfantin et mon premier baiser avec la langue, sur la terrasse de l’hôpital pour asthmatiques.

La catastrophe était arrivée avec les premières pluies de septembre, quand j’étais rentré à Zagreb. Ma mère était morte. Pendant toute cette année atrocement longue, Renata avait été mon phare dans la nuit, et ses lettres ma raison de vivre. Le souvenir de l’été, la forme étrange de l’île sur la carte topographique, l’odeur de l’ambre solaire : dans cette longue série de jours gris et désespérément identiques, tout cela me revenait comme un élancement douloureux dans le thorax. Puis l’été était revenu, et j’avais revu mon amoureuse.

Elle faisait une tête de plus que moi. Pendant cette année, elle s’était terriblement allongée, et moi, j’avais conservé ma taille. Les charmes trompeurs de la puberté. Ça nous avait tous les deux surpris. Nous nous étions salués, avions bavardé, et mon amour était resté embaumé et inabouti comme envers une défunte.

5. *Le Leichenbegleiter*

– Cet homme, je demande à mon voisin et guide dans la faune locale, ce *Leichenbegleiter*, il a accompagné le corps de Mirna depuis l’hôpital de Rijeka ?

– Mais non, répond-il, il est docteur. C’est un surnom ironique. Il a soigné la petite, et on raconte que beaucoup

de ses patients sont morts. C'est pour ça qu'ils l'appellent le *Leichenbegleiter*.

– Et qui a accompagné le cercueil, alors ?

– Les parents. Ils l'ont escortée, la pauvrete. Parce qu'un cercueil ne peut pas prendre le bateau seul, sans accompagnateur vivant.

– Et qu'est-ce qu'il fait à l'enterrement ?

– Il est venu faire ses adieux à Mirna parce qu'il était amoureux de sa mère. À l'époque où elle faisait ses études à Rijeka.

– Et le paillason ?

– Il s'appelle Jungwirth, il vient d'une célèbre famille de médecins. Il a le plus fort taux de mortalité de l'hôpital de Rijeka. Maintenant, ils l'appellent *Leichenbegleiter*, car il annonce aux patients les diagnostics négatifs; tous les collègues de l'hôpital central de Rijeka, et même de l'annexe de Sušak, lui envoient leurs malades condamnés pour qu'il leur apprenne la nouvelle.

– Mais c'est monstrueux !

– Ma nièce est infirmière à Rijeka, elle sait tout sur ce Jungwirth. Avec le temps, annoncer les diagnostics est tellement devenu une routine pour lui qu'il s'est mis à pimenter les choses. Il a acheté chez les Tziganes un paillason, ordinaire, en jute, m'a dit ma nièce, et l'a installé du côté intérieur de la porte. Quand il annonce à quelqu'un qu'il a un cancer ou une leucémie, il regarde si l'intéressé, troublé, va s'essuyer les pieds en sortant du bureau. On raconte qu'il tient un registre précis: nom et prénom, type et stade de la maladie, pronostic éventuel, et, en bas de la fiche, il précise: a essuyé ou n'a pas essuyé. Ma nièce affirme qu'en général ils s'essuient les pieds, surtout ceux qui ont des métastases. Comme une sorte de purification.

– Si tu l'écoutes, tu es encore plus fou que lui, intervient une petite vieille à côté de mon voisin. Il ment comme un arracheur de dents.

– Fais pas attention à la vioque, me chuchote mon voisin. Elle est juste dégoûtée de ne pas être au courant. Ce n'est pas tout. Autrefois, il a été amoureux de Renata, la mère de Mirna, et il a été très ébranlé en la voyant entrer dans son bureau. Il a dû lui annoncer le terrible diagnostic de son enfant: leucémie d'Alzheimer. Aucun espoir de guérison. Elle en avait pour six mois tout au plus. Puis il l'a laissée, elle aussi, en pleurs, essayer ses chaussures. Et elle les a essuyées longtemps, elle labourait le tapis de jute. Ça lui a fait mal: regarder la femme qu'il avait aimée jadis faire ses adieux. Et tout ça, c'était la faute du paillason. Maintenant, il veut l'inhumer avec la petite, comme pour enterrer la partie malveillante de sa personnalité.

6. *Le père*

Le plus grand désir de mon ami, le père de la petite fille décédée, aurait été qu'elle fût un garçon. Pour pouvoir se réjouir ensemble de l'arrivée du printemps et du championnat de football, l'emmener au moins une fois au stade de Poljud à Split admirer le jeu inspiré de Zoran Vujović dans l'équipe adverse. Qu'advierait-il d'elle dans les vastes étendues célestes, où tous les vœux se réalisent? Allait-il lui pousser une zigounette?

Le père de la petite fille décédée était d'origine allemande, le fils d'une étrangère qui avait épousé un insulaire. J'avais observé une fois le soin méthodique qu'il consacrait au nettoyage de ses orteils, me plongeant dans des abîmes de réflexion sur la qualité des produits allemands. Il était resté comme ça en grandissant. Fiable en tous points: au lycée, il n'était jamais passé au rattrapage, il avait fini la fac dans les temps impartis, il était attentionné envers ses amis et poli en société; il ne folâtrait pas avec les touristes allemandes et, le plus important, il ne se masturbait pas.

Il était milieu offensif, même si certains jugeaient qu'il aurait été meilleur en relayeur. Il jouait toujours de manière réservée, intelligente, sans passion méridionale, quand il jurait, c'était intérieurement, il agitait rarement les bras. Il ne crachait jamais sur le terrain asphalté, pas plus qu'il n'étaillait les crachats sous sa semelle. Pour beaucoup, c'était le signe qu'il était quelqu'un de bien. Il menait le ballon sûrement, à grandes enjambées, et tous les membres de son équipe devinaient de loin quelles étaient ses intentions. Chez lui, pas de surprises, de convulsions hystériques ou d'initiatives illogiques qui surprennent autant l'adversaire qu'elles troublent les partenaires. Comme joueur, donc, il était calme, pondéré, rationnel.

Il devait son surnom de Globus à un T-shirt qu'il avait porté pendant les saisons 1978 et 1979, orné d'un dessin de globe terrestre souriant coiffé d'une casquette du Hajduk et de l'inscription « Tout le monde aime Split ».

Selon la tradition orale locale, ce T-shirt lui avait porté chance dans toutes les compétitions insulaires, notamment quand, à l'été 1978, lors du championnat de la Ligue du Kvarner, notre équipe avait vaincu celle de Mali Lošinj 7 à 1. Quand sa femme était tombée enceinte de la petite Mirna, il était convaincu qu'il allait léguer ce T-shirt à son fils, comme les pères américains lèguent à leur fils leur batte de base-ball. Quand sa fille était enfin née, et qu'on lui avait annoncé à la taverne Alibaba que l'enfant était indubitablement et sans conteste de sexe féminin, quelqu'un avait rompu le silence de plomb d'une phrase salvatrice :

– Globus ! Pas la peine de déprimer, aujourd'hui il y a aussi du football féminin !

7. *Fatum*

– Tout ça, c’est le destin, me souffle le père du propriétaire du club de strip-tease, ému, en contemplant le petit cercueil de Mirna.

– Je ne suis pas certain de croire au destin.

– Et vous connaissez l’histoire de la femme qui est morte d’un cancer au beau milieu d’Auschwitz? Eh bien, cette femme en est la meilleure preuve. À deux pas des chambres à gaz, elle s’est éteinte à petit feu, alitée dans l’une des baraques du camp C. Je l’ai lu dans le livre de Christian Bernadac *Le Neuvième Cercle*. Tout est fondé sur des témoignages authentiques. Les autres prisonnières la nourrissaient d’une bouillie qu’elles confectionnaient à partir des grains de maïs non digérés des toilettes des SS.

– Et les gardiens ne l’ont jamais trouvée?

– Non. Elle est morte de mort naturelle. Elle a niqué Hitler, Goebbels et tous les autres.

– Psssssssssssstttt, nous gourmande la petite vieille, c’est pas beau de jurer à l’enterrement d’un enfant. Sa classe va chanter sa chanson préférée.

De fait, les enfants s’alignent sur la scène, rangés par taille; d’abord les petits garçons, ensuite les petites filles. Ils portent des chemises blanches et des pantalons ou des jupes bleu marine.

– Comment croire qu’eux aussi, un jour... soupire le père du propriétaire du club de strip-tease. Qui sait ce que le destin nous réserve?

– Comment va votre femme? je demande juste pour interrompre cette discussion désagréable.

– Elle est morte il y a trois ans. Occlusion intestinale.

Et la chorale de l’école primaire Vladimir-Nazor entonne une mélancolique ballade littorale sur la séparation entre un marin et sa promise. Comme si Mirna était le matelot, et tous ses camarades sa fiancée qui voit sur le quai l’écu de son cœur s’embarquer pour une hasardeuse navigation.

– Il y a d'autres cas comme ça, me chuchote-t-il. Quand j'étais à l'armée, un capitaine, Radovanović, a essayé de se suicider au pistolet. Pendant le service. La balle est entrée par la tempe et sortie par l'œil. L'homme a survécu, sa femme est revenue, et aujourd'hui il a des petits enfants qu'il amuse avec son œil de verre. Le destin.

Entre-temps, la mère de Mirna a fait ses besoins et fièrement repris sa place sur son piédestal : grande, blonde, majestueusement endeuillée. Je réfléchis intensément à la raison pour laquelle j'ai été incapable d'aimer une femme tellement plus grande que moi.

8. *Petits anges*

Les enfants chantent à présent *La Cucaracha*. Pourquoi donc ? C'est la chanson préférée de la mère de Mirna, me dis-je en me rappelant avec nostalgie les jours insulaires révolus. Les rythmes joyeux nous ramènent la brise des régions montagneuses du Mexique, ainsi que des fins d'été sur la terrasse de l'hôtel Imperial quand, naviguant entre des retraités rugueux, nous traquions les dernières jeunes Allemandes de la saison. *La Cucaracha* nous a tous fait fondre en larmes, et nous reniflons en chœur tandis que la chorale s'égosille et que le professeur de musique, un certain Turkulin, tournant le dos à l'assemblée endeuillée, se contente d'agiter les bras, car de toute façon les enfants connaissent tout par cœur.

Puis, soudain, une étrange agitation.

Une petite fille du premier rang s'est accroupie, et caresse le sol de pierre de ses paumes. Ses camarades font des messes basses, et des tons dissonants s'immiscent dans la mélodie. À présent, deux autres fillettes se sont baissées et passent leurs doigts sur le sol. Comme pour lire des lettres en braille imprimées dans la pierre. Un petit garçon du dernier rang, ayant contourné toute la chorale d'un pas prudent, s'est joint

aux gamines qui caressent la surface lisse. En même temps, d'autres continuent à essayer de chanter, mais la majorité se retient de rire. Les bouches enfantines pleines de ricanelements se ferment, et la chanson s'éteint tout à fait, laissant place aux toussotements et reniflements de l'assistance. Une femme du public grimpe sur la scène et interroge les enfants. Une rumeur parcourt la foule :

– Elle a perdu sa lentille !

Tous soupirent de compréhension ; certes, le moment est mal choisi, mais les lentilles sont chères. Et il faut aller jusqu'à Rijeka pour en acheter. J'apprends que la femme qui participe à présent aux recherches est la mère de la petite fille qui a perdu sa lentille. Les autres enfants ont pris ça pour un signe, et apportent eux aussi leur aide. Les petites chemises blanches et les petits pantalons bleu marine s'agitent autour du cercueil de Mirna, tandis que Renata regarde dans le vide. Elle ne voit pas la marmaille et ses minuscules problèmes. Elle s'est, excusons-la, plongée dans la contemplation de l'éternité, comme si elle était derrière une vitre sans tain.

L'atmosphère dans le public change. Certains visages sont ouvertement souriants, tandis que d'autres essaient encore de contenir un éclat de rire. Sans succès, bien entendu, comme s'ils se battaient contre des métastases. Le tout ressemble à un ballon qui se gonfle irrésistiblement d'air et menace d'exploser d'un instant à l'autre, quand une fillette s'écrie triomphalement :

– Je l'ai !

Elle apporte sur son petit doigt quelque chose que nous ne voyons pas, mais dont nous connaissons la nature, et le donne à la mère de son imprudente propriétaire. Cette dernière ouvre un mouchoir blanc, y enveloppe la lentille et prudemment, trop prudemment, peu habituée aux hauts talons, descend dans l'assistance qui s'esclaffe. Les enfants aussi rient, en petits amas désordonnés autour du cercueil.

– Les petits anges ! commente la vieille dame à côté de moi. Ils ne savent pas que c'est péché.

Et un poids semble être tombé de nous tous pour se cacher entre les pierres et dans la terre rouge couverte de mauvaises herbes de cimetièrre. Les pires des mauvaises herbes, car nous savons de quoi elles se nourrissent.

9. *Le tronçonneur*

La partie officielle du programme est apparemment finie, il ne semble pas y avoir d'autre orateur, la chapelle est sur le point de faire résonner la marche funèbre, que le cortège se mette enfin en route, quand apparaît sur l'estrade, au micro, un jeune homme tremblant et mal rasé, que personne ne reconnaît. Du moins, à en croire les apparences.

– C'est le Ranko, des Pipicé, qui n'a pas toute sa tête, m'informe mon voisin, manifestement au courant de tous les secrets de l'île.

Et ça me revient. Ranko, fervent admirateur de la Légion étrangère, était parti dans le vaste monde en quête de guerre : il portait des chemises camouflage, des casquettes de l'OTAN et des brodequins de marines américains en plein été. Il jouait en première ligne de défense.

Le voilà, Ranko se racle la gorge, il s'éclaircit la voix pour prendre la parole.

– Bonnes gens – une entrée en matière épique –, la petite Mirna a été massacrée à la tronçonneuse. Elle jouait, la pauvre, avec ses poupées, quand ils sont arrivés pour la découper.

Choc dans l'assistance ! Horreur !

Et je ne peux plus chasser de mon cerveau l'image d'une petite fille massacrée à la tronçonneuse. Une fillette découpée à la tronçonneuse est, tout d'abord, singulièrement courte. Si un certain temps s'est écoulé depuis le découpage, elle a l'air d'être en plastique. L'extrémité de la moelle épinière